

L'Abeille.

5me. Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

5me. Année.

VOL. V.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 30 Septembre, 1852.

No. 2

BOSSUET

Ainsi, quand, défenseur d'Athènes,
Au plus redoutable des rois,
Jadis l'impétueux et libre Démosthène
Lançait, brûlant d'éclairs, les foudres de sa voix ;
Ou quand, par l'art et la vengeance,
Armé d'une double puissance,
Il réclamait le prix de la couronne d'or,
Et pressant son rival du poids de son génie,
Sous son éloquence infinie
L'accablait, plus terrible encor.

Bouillant de verve et de pensée,
Et fort de ses expressions,
L'orateur suit la foule, autour de lui pressée,
Promenait à son gré toutes les passions.
A la Grèce entière assemblée,
Muette, et ravie et troublée,
De sa foudre il faisait sentir les traits vainqueurs ;
Et de l'art agrandi redoublant les miracles,
Formait, renversait les obstacles,
Et triomphait de tous les cœurs :

Tel, et plus éloquente encore,
Bossuet parut parmi nous,
Quand, s'annonçant au nom du grand Dieu qu'il adore,
De sa parole aux rois il fit sentir les coups.
Lès qu'à la tribune sacrée,
De ses vieux défauts épurée,
Il monte étincelant de génie et d'ardeur ;
Des grands talents soudain la palme ceint sa tête,
Et l'art dont il fait sa conquête
Luit d'une plus vive splendeur.

Toujours sublime et magnifique
Soit que, plein de nobles douleurs,
Il nous montre un abîme ou fut un trône antique,
Et d'une grande reine étale les maheurs ;
Soit lorsque, entr'ouvrant le ciel même
Il peint le monarque suprême
Courbant tous les états sous d'immuables lois :
Et de sa main terrible ébranlant les couronnes,
Secouant et brisant les trônes,
Et donnant des leçons aux rois.

[à continuer]

SIEGE ET PRISE DE QUÉBEC.

Depuis que les Anglais s'étaient rendus maîtres du fleuve au-dessus de la capitale. L'approvisionnement de l'armée était devenu fort difficile, ses magasins étant à Baptiscan et aux Trois-Rivières. Il fallait faire venir les vivres par terre, et cette voie ne laissait point que d'offrir des obstacles ; il n'était resté d'abord dans la campagne que des enfants en bas âge, des femmes et des vieillards auxquels les infirmités n'avaient pas permis de porter les armes. C'était cependant avec le secours de bras si faibles que l'on avait fait transporter sur 271 charrettes de Baptiscan à l'armée, 18 lieues, 700 quarts de lard et de farine, la subsistance de 12 à 15 jours ; mais l'on fut effrayé des difficultés que

ce service entraînait ; beaucoup de charrettes étaient déjà brisées ; les femmes et les enfants qui les conduisaient, rebutés d'un travail si rude, ne laissaient point espérer qu'ils pussent le soutenir longtemps et les hommes qui étaient revenus de l'armée, ne pouvaient abandonner les travaux des champs qui pressaient.

On essaya donc de se servir encore de la voie de l'eau, toute hasardeuse qu'elle était, pour faire descendre des vivres, et c'est à la suite de cette résolution qu'avait été expédié le convoi dont on vient de parler. Malheureusement des prisonniers communiquèrent la consigne que les bateaux de ce convoi devaient donner en passant aux sentinelles placées sur le rivage. Le général Wolfe s'empressa de profiter de ces heureuses circonstances pour jeter son armée à terre dans l'anse du Foulon et s'emparer des hauteurs voisines. Afin de mieux cacher son dessein aux Français, il donna des ordres d'une part pour qu'un grand nombre de barques fissent des mouvements en face du camp de Beauport comme s'il s'agissait d'opérer une descente, et de l'autre, pour que les vaisseaux restés au Cap-Rouge fissent des démonstrations vers St-Augustin, afin d'attirer l'attention du colonel de Bougainville de ce côté. Ces instructions données, il ne pensa plus qu'à exécuter son entreprise.

Le 13, à une heure du matin, une partie des troupes anglaises rembarquées de la veille sur les vaisseaux, descendit dans les bateaux plats et se laissa dériver dans le plus grand silence par une nuit noire avec le reflux de la marée le long du rivage jusqu'au Foulon, les officiers parlant français ayant été choisis pour répondre au qui vive des sentinelles, qui, dans l'obscurité, laissèrent passer ces vaisseaux croyant que c'était le convoi de vivres attendu. Les vaisseaux de l'amiral Holmes les suivaient à 3 quarts d'heure de distance avec le reste des troupes. Rendus au point indiqué les Anglais débarquèrent sans coup férir.

L'infanterie légère en mettant pied à terre avec le général Wolfe à sa tête, s'empara du poste qui défendait le pied du chemin conduisant au sommet de la falaise. gravit l'escarpement qui n'est pas assez

abrupte dans cet endroit pour empêcher les arbres d'y pousser, et parvenu sur le plateau, surprit et dispersa après quelques coups de fusil la garde qui y était placée et dont le commandant fut pris dans son lit.

Pendant ce temps là les bateaux étaient retournés aux vaisseaux et en ramenaient le reste des troupes de débarquement sous les ordres du général Townshend. Au jour, l'armée anglaise était en bataille sur les plaines d'Abraham.

Le gouverneur, M. de Vaudreuil, reçut la nouvelle inattendue de ce débarquement à 6 heures du matin ; elle fut aussitôt communiquée au général Montcalm qui ne pouvait y croire. Il pensait que c'était quelque détachement isolé qui s'était aventuré jusque-là par hasard comme l'on en avait vu en d'autres endroits des bords du St. Laurent ; et croyant n'avoir affaire au plus qu'à une partie de l'armée ennemie, emporté par sa vivacité ordinaire, il se mit en marche avec une portion seulement de ses troupes, sans même faire part de ses dispositions au gouverneur, laissant 1,500 hommes pour la garde du camp et les artilleurs répandus sur la ligne des retranchements.

Dans ce moment, l'armée de Beauport se trouvait réduite à environ 6,000 combattans par les corps qu'on en avait détachés (Documents officiels). Dans sa plus grande force elle avait été de 13,000 hommes. 800 étaient partis avec le chevalier de Levis. Le colonel Bougainville en avait avec lui 3,000, tous soldats d'élite, outre la cavalerie. La garnison de Québec qui ne prit point part à la bataille qui suivit, comptait 7 à 800 hommes : et enfin, comme on l'a déjà dit, un grand nombre de Canadiens avaient obtenu la permission d'aller faire leurs récoltes, et les plus âgés et les plus jeunes de s'en retourner chez eux, croyant le danger passé ; de sorte que cette armée était réduite de plus de moitié.

Le général Montcalm prit avec lui 4,500 hommes et laissa le reste dans le camp. Ces troupes défilèrent par le pont de bateaux établi sur la rivière St. Charles, entrèrent dans la ville par la porte du Palais au nord, la traversèrent et en sortirent par les portes St. Jean et St. Louis à